

Lettres Persanes
**Les limites de l'irrespect envers les pouvoirs politique
et religieux**

José Manuel LOSADA GOYA
Área de Lenguas Modernas. Facultad de Filosofía y Letras
Universidad de Navarra. 31080 Pamplona

RÉSUMÉ

L'article vise à approfondir la mentalité de Montesquieu et montrer quel est le genre d'humanisme prôné par cet auteur.

Dans les *Lettres persanes*, utilisées comme un prétexte pour mieux critiquer, il se met à la recherche de la vertu. Serait-elle chez ceux qui tiennent la tête de la société? Par ce biais Montesquieu s'attaque au despotisme du roi, à l'avidité des courtisans et aux abus de la religion. Cependant son esprit conservateur lui impose certaines limites dans sa critique; celles qui découlent du respect que l'on doit aux institutions indispensables dans la société.

Pourquoi ces lettres sont-elles «Persanes»? «L'Orient était très à la mode en France depuis les récits de voyages de Tavernier (1676-9) et de Chardin (1711) (...). Mais cette couleur orientale sert surtout à faire passer, sous une apparence badine, des critiques très hardies contre la société de son temps (...). Ainsi s'accomplit ce que Roger Caillois appelle la "révolution sociologique", c'est à dire "la démarche de l'esprit que consiste à se feindre étranger à la société où l'on vit, à la regarder du dehors et comme si on la voyait pour la première fois"¹. «C'était un persan qui parlait

¹ A. Lagarde - L. Michard, *Textes et littérature*, XVIIIe siècle. Paris, Bordas, 1953, p. 79.

et qui devait être frappé de tout ce qu'il voyait et de tout ce qu'il entendait². Si vraiment ce Persan (Montesquieu) était frappé, il n'existe qu'une raison de cette admiration: sa conscience; «une conscience (...) qui portait la critique sur tout et le venin sur rien» (Fragments extraits de *Mes Pensées*, p. 413). «La critique sur tout»; bien des aspects de la société de son temps déplaisaient à Montesquieu qui, d'esprit conservateur -«ils ont jeté les peuples dans les désordres inséparables des changements» (L. CXXIX, p. 328)³-, et de coeur juste «Quand un homme s'examine, quelle satisfaction pour lui de trouver qu'il a le coeur juste!» (L. LXXXIII, p. 222)-, cherchait la vertu dans le monde. Quelle ne fut sa désolation lorsqu'il ne la trouva pas représentée chez ceux qui devaient la montrer et la faire connaître à l'humanité! Et c'est ainsi que surgissent les «critiques hardies contre la société»: «Le dogme de la Trinité raille, le pape traité de "vieille idole" et de magicien, le roi de France comparé à un despote oriental (...). N'oublions pas que le Régent et son gouvernement, en revenant sur les décisions de Louis XIV, avaient reconnu les excès de celui-ci; que le pape et les dignitaires de l'Eglise avaient bien perdu de leur prestige»⁴.

LE POUVOIR POLITIQUE

«L'image de Louis XIV nous obsède par sa splendeur même (...). Notre mémoire retient les mots fameux que le Roi a prononcés, et nous croyons l'entendre dire, comme au jour où il a marqué les débuts de son pouvoir personnel: "L'Etat, c'est moi"»⁵.

Si le roi de France est le «plus puissant prince de l'Europe» (L. XXIV, p. 75), et s'«il a plus de richesses» (L. XXIV, p. 75-76) qu'aucun autre monarque, c'est parce qu'il est «un grand magicien» (L. XXIV, p. 76), parce qu'il fait publier des ordonnances injustes (cf. L. CXXIV, p. 316), et parce qu'il «accable d'impôts» (Fragments extraits de *Mes Pensées*, p. 420) son peuple.

Nous avons déjà là quelques-unes des contradictions que Montesquieu ne peut accepter. Il ne pourra pas tolérer l'oisiveté du Roi, sa crainte de voir un bon général à la tête de ses troupes ou sa libéralité envers ses courtisains (cf. L. XXXVII, p. 105-7).

Et la Noblesse? Montesquieu déteste les charges obtenues par l'argent (cf. L. LXVIII, p. 192) ou la Favcur -qui «est la grande Divinité des Français» (L. LXXXVIII, p. 232).

Les conséquences de cette manière de procéder ne se feront pas attendre: la noblesse manquera de sérieux (cf. L. LXVIII) dans l'accomplissement de ses fonctions ou bien «l'envergure humaine et l'esprit nécessaire lui feront défaut» (cf. L. LXXIV).

² Ch.-L. de Secondat, Baron de la Brède et de Montesquieu, *Lettres Persanes*, Gallimard, Paris, 1949, p. 44. (Dorénavant nous nous limiterons à transcrire le numéro de la lettre ainsi que la page de l'édition soumise à notre étude.

³ Cf., de même, les lettres VI, XXXIV, CVIII et CXXXIX.

⁴ M. Clément, *Lettres persanes*. Paris, Nouveaux Classiques Larousse, 1966, p. 15.

⁵ P. Hazard, *La Crise de la conscience européenne*, Paris, Gallimard, 1961, vol. II, p. 49.

Mais les nobles..., que font-ils, alors? Ils consacrent leur vie à faire «l'ornement de la Cour» (L. CXXIV, p. 316) et à cacher «leur oisiveté» (L. LXXXVIII, p. 232), ce qui veut dire pour Montesquieu «qu'ils ne se rendent pas utiles à leur patrie» (L. XXXVI, p. 103).

Néanmoins, nous ne pouvons pas réduire Montesquieu à une satire des mœurs et des institutions, puisque de nombreux passages contiennent des éléments constructifs. D'ailleurs, Montesquieu est d'esprit conservateur; lui-même nous l'a avoué: «J'approuve assez que chacun se tienne ferme dans le poste où la Nature l'a mis» (L. CXXXIX, p. 355).

Par conséquent, et d'une manière nécessaire -et nous touchons ici du doigt les limites de l'irrespect-, il accepte le besoin d'un roi: «Comme le peuple grossissait tous les jours, les Troglodytes crurent qu'il était à propos de se choisir un roi» (L. XIV, p. 56). De même, le prestige dont le roi doit jouir est indiscutable: «Un ministre était accusé d'un grand crime: c'était d'avoir calomnié la Nation et de lui avoir fait perdre la confiance de son roi: forfait qui, selon moi, mérite mille morts» (L. CXXVII, p. 322).

Pourquoi accorder tant d'importance à la couronne? Ne l'oublions pas: chez Montesquieu le Peuple joue un rôle fondamental, et c'est toujours le roi qui exerce le plus d'influence sur lui: «L'âme du Souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres» (L. XCIX, p. 256).

D'autre part, la Noblesse: les sentiments de Montesquieu font ressortir l'origine de cette Noblesse: «Je voudrais que les noms de ceux que meurent pour le Patrie fussent conservés dans les temples et écrits dans les registres qui fussent comme la force de la gloire et de la noblesse» (L. LXXXIV, p. 223-4): La Patrie, La Force, La Gloire, L'Honneur: nous avons les constituants de la Noblesse pour le Baron de la Brède; ce sont les mêmes constituants d'un esprit de Noblesse qui n'a pas besoin de se montrer -«ils savaient bien que nous étions au-dessus d'eux» (L. LXXIV, p. 202)- puisqu'il fait partie de la personne noble: «Noblesse dans l'esprit et droiture dans le coeur» (L. CXLV, p.390), tel est l'idéal de Montesquieu.

LE POUVOIR RELIGIEUX

«Voyez (...) les historiens de l'Eglise et des Papes, livres que je lis pour m'édifier, et qui font souvent en moi un effet tout contraire» (L. CXXXVI, p. 347).

Usbek et Rica considèrent comme fanatiques les dogmes de la Religion Catholique et l'Inquisition Espagnole et Portugaise (cf. respectivement les lettres XXIV et XXIX). Montesquieu lance des attaques véritablement enragées contre l'intolérance: «cet esprit d'intolérance qui les animait» (L. LX, p. 162); «ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres, c'est l'esprit d'intolérance (...), c'est cet esprit de prosélytisme (...), c'est, enfin, cet esprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipse entière de la raison humaine» (L. LXXXV, p. 226).

De la même manière, Montesquieu ne peut regarder que de travers les «manipulations» de la Religion visant à obtenir une «utilité publique» (L. XXIX, p. 89): «Il y a longtemps que les princes chrétiens affranchirent tous les esclaves de leurs états, parce que, disaient-ils, le Christianisme rend tous les hommes égaux. Il est vrai que

cet acte de religion leur était très utile: ils abaissaient par là les seigneurs, de la puissance desquels ils retiraient le bas peuple» (L. LXXXV, p. 204).

La conséquence la plus néfaste que Montesquieu considère lorsqu'on observe ces actes de religion, c'est l'obstacle au progrès que cela peut représenter, tantôt aux pays musulmans (cf. les désastres provoqués à l'économie persane par les persécutions dont les Guèbres furent victimes, L. LXXXV), tantôt aux pays catholiques: «Tant de richesses tombent, pour ainsi dire, en paralysie: plus de circulation, plus de commerce, plus d'arts, plus de manufactures» (L. CXVII, p. 301).

Et pourtant, l'irrévérence chez Montesquieu a aussi ses limites, puisqu'il a désiré une «Religion que vînt adoucir dans les moeurs ce que le Nature y avait laissé de trop rude» (L. XII, p. 51).

Montesquieu fut un homme véritablement humain; il expérimenta les souffrances de ses égaux; lui-même, il les partagea au même temps qu'il éprouvait la possibilité de jouir de ce monde. Telle est peut-être la raison pour laquelle il nous avoua: «Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une religion pour les rendre heureux» (L. XLVI, p. 121).